

Daisy Marie Selin

Le diagnostic de structure clinique chez l'enfant

« Aujourd'hui le réel m'est entré dans la
bouche et le silence avec. »

Christian Bobin, *Mozart et la pluie*.

L'enfant arrive très souvent en consultation avec des symptômes qui se cristallisent sur les difficultés d'apprentissage de la langue et de l'écriture comme trace ; au fond, l'enfant est porteur de cette question au fondement de l'être, à savoir ce qu'il en est des rapports du langage et du corps

Cette question est portée à son point le plus énigmatique par le sujet autiste. En effet, à celui qui accepte de ne « pas reculer devant l'autisme » se pose la question de la marque du signifiant chez le sujet autiste. Cette question ne va pas sans devoir distinguer psychose d'autisme dans le champ plus vaste de la psychose infantile : telle est la question que j'ai souhaité travailler au sein d'un groupe du Réseau enfants et psychanalyse se soutenant du désir de mettre au travail la question du diagnostic chez l'enfant.

L'autiste semble souffrir de tout ce qu'il entend à tel point qu'il se bouche souvent les oreilles, comme s'il ne voulait rien savoir de notre condition d'être parlant. Il semble être déposé là parmi nous, venu d'ailleurs, séparé de nous par une frontière invisible, tout entier absorbé, avalé dans un silence innommable, parfois ponctué de bruissements et de vagissements.

Le sujet autiste est celui qui met en ruine les fonctions les plus rudimentaires du langage dont dispose le sujet psychotique. Ce faisant, il vient questionner nos évidences communément admises par

la majorité des êtres parlants, « parler et avoir un corps », il vient renverser nos repères quant à ce que parler veut dire et ce que c'est qu'avoir un corps, nous confrontant aux îlots les plus reculés de notre ignorance.

Or, la clinique des autistes nous enseigne ceci que la parole peut être un morceau de miracle et que l'informe de l'organisme humain peut ne pas prendre forme de corps et même pas de corps imaginaire.

Que veut donc dire parler ? Apprend-on à parler au sens d'un apprentissage ? La langue vient au petit homme dans le murmure d'amour intime du corps à corps avec sa mère, c'est dans cet espace d'intimité où sa mère lui parle, touche son corps de chair, le nomme d'amour qu'elle l'appelle au langage, passeport pour la communauté humaine. « *Le parlêtre* adore son corps, dit Lacan, parce qu'il croit qu'il l'a. En réalité, il ne l'a pas, mais son corps est sa seule consistance, consistance mentale bien entendu, car son corps fout le camp à tout instant. Il est assez miraculeux qu'il subsiste durant le temps de sa consommation [...] ¹. »

Ce « fout le camp à tout instant », nous le voyons de manière très sensible dans la clinique avec les sujets autistes, pour qui la masse corporelle ne tient pas, ne prend pas même, pourrait-on dire à la manière d'une plante qui ne prend pas racine. Il n'y a rien qui fasse tenir ces corps mous, hyperlaxes, mutilés, arrachés, troués, comme pour vérifier qu'il y a bien là matière à évider, à mortifier, comme pour vérifier qu'il y a là-dessous quelque chose du vivant qui se meut. Le corps du sujet autiste serait-il ce corps matière réduit à sa matérialité, son réel pur ? ce corps non soumis aux lois du signifiant, à savoir le corps organisme ?

Ce qui est très remarquable et attire beaucoup l'attention, c'est cette apparente insensibilité à la douleur, à la sensation même, comme cet enfant qui pousse des cris gutturaux en signe de refus quand un adulte lui demande de mettre son manteau alors qu'il fait moins deux degrés dehors ou encore cet autre qui se met pieds nus à jouer dans des flaques d'eau gelées... Les petits autistes sont-ils bombardés de perceptions qui ne peuvent se transmuier en sensations ? Sont-ils tout entiers corps de douleur ou ne sont-ils que de

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 66.

petits organismes vivants sans éprouvé corporel, car peut-on parler de corps chez le sujet autiste ?

Cependant que l'homme de nos sociétés occidentales est souvent très préoccupé de son corps, l'autiste, lui, est un sujet hors corps, même, pourrait-on dire, dans un *a-corps* obligé. Cet *a-corps* obligé de l'autiste semble être un fait de structure, fait de réel dans son impossible à parler, impossible à traiter par le langage. L'*a-corps* a un malheur particulier, singulier, celui de ne pas partager la langue des vivants, de n'appartenir à aucune paroisse.

Mais qu'est-ce donc qu'avoir un corps et de quelle manière l'habiter ? Un corps pour quoi faire et qu'en faire ?

De Freud à Lacan, la question du moi comme se superposant à celle du corps insiste. Le moi est-il le corps ? Avec son stade du miroir, Lacan affirme que le corps est d'abord l'image du corps propre et que celle-ci est concomitante de la formation du moi. Avant le stade du miroir, pas de moi unificateur, juste des morceaux organiques de corps éparés qui ne constituent pas encore Un corps.

L'image spéculaire fait continuité dans la forme de cette discontinuité du corps, elle vient habiller le corps d'un vêtement unique et singulier. Elle le pare d'un habit plus ou moins bien cousu, plus ou moins élégant, on pourrait dire que dans une certaine mesure elle sert de première étoffe au sujet à venir. Elle est sa consistance première. L'image est donc un habit pour le corps au sens où elle est ce qui donne à l'organisme devenu corps sa singularité, sa marque propre et familière, qui fait que l'on se reconnaît dans son image mais qu'aussi on s'en distingue. Elle est ce lieu où le corps viendra se loger.

Or, là encore la clinique nous enseigne que le sujet autiste est resté au stade du préréflectif. Il est celui pour qui le stade du miroir n'est pas advenu. Ce moment fondamental s'articulant sur la discontinuité entre le « se vivre morcelé » et le « se voir entier dans le miroir » pour augurer d'une certaine continuité d'un « je » à venir n'a pas eu lieu pour le sujet autiste, pourrait-on dire qu'il est forclos ? Avons-nous affaire à la même forclusion dans la psychose et dans l'autisme, puisque le sujet autiste, lui, ne parle même pas une langue qu'il ignore - il l'entend, en saisit le sens mais ne parle guère ?

L'autiste est sans Autre et sans destinataire. Alors que le paranoïaque s'abrite dans ces îlots de certitude et que tout lui parle,

pendant que le schizophrène s'interroge et interroge sur le point d'origine, l'autiste, lui, semble être resté nu, livré tout entier sans aucune barrière de la langue à la jouissance de l'Autre.

Contrairement au sujet psychotique, il semble qu'il n'y a pas de consistance imaginaire, pas d'image du corps permettant l'instauration d'un lien aux objets du monde fondé sur un rapport spéculaire, que Lacan écrit $a - a'$. Le sujet autiste est celui qui n'a pas d'image de son corps propre, cette image est pour lui une ombre parmi les ombres, n'exerçant sur lui aucun attrait, aucune captation ; il ne la trouve pas ne la cherchant pas, il ne la reconnaît pas ne la connaissant pas.

Y a-t-il un désir désert de la mère auquel viendrait répondre la position autiste du sujet, qui se caractérise par ce refus radical d'être au monde ? Le sujet autiste est celui pour qui le miroir comme la langue sont demeurés tout à fait opaques.

Si avec Lacan nous soutenons l'idée selon laquelle ce qui fait pour tout sujet commencement est ce moment où le bruissement de la langue se transmue en chaîne signifiante et que le corps de l'être ne se construit qu'à incorporer le langage, que dans un certain jeu amoureux avec la langue, alors on peut peut-être affirmer qu'il est celui pour qui l'histoire n'a pas commencé.

Et si nous n'avons pas affaire à un corps structuré comme tel, sans greffe de signifiants, cela vient à poser une autre question, qui celle de « la consistance de l'inconscient » chez le sujet autiste. En effet, si l'inconscient est structuré comme un langage, qu'en est-il de cet inconscient chez un sujet où le langage est réduit à ce point zéro de la parole ? De quelle manière donc le sujet autiste compose les partitions de sa jouissance et compose avec cette jouissance folle ?

Le corps du sujet autiste serait-il un corps cadavre, mort de langage, plein du réel de la matière, déserté de tout imaginaire et de tout narcissisme, tantôt marionnette de chiffon remise aux mains d'un Autre à qui il parle la langue du réel, tantôt forteresse vide hanté par le silence des morts ?